

VENDEUR ² **DARK
FINANCE**

The book cover features a man in a dark suit seen from behind, holding a mobile phone to his ear. The background is a dark, textured surface with a dotted globe and a candlestick chart. The title 'VENDEUR 2 DARK FINANCE' is prominently displayed at the top in white and grey text.

Daniel Cohen

Daniel Cohen

Vendeur 2

Dark finance

© Daniel Cohen, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-2530-1

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Chapitre 1

Arrestation

Dans un état de semi-conscience, j'entends la porte de ma chambre s'ouvrir. Je tente de m'extirper de mon sommeil de plomb mais l'effort reste inutile. Je lutte contre cette curieuse incapacité à percevoir une vraie différence entre rêve et réalité, résultat d'une nuit courte à courir les bars et les bordels de luxe. Cet état comateux me paraît en fin de compte délicieux et je n'ai pas très envie de le quitter pour réintégrer un corps qui va rechigner, en demande de quelques heures de sommeil supplémentaires pour retrouver la forme. D'un œil que j'ouvre à moitié et encore avec difficulté, je cherche à localiser l'horloge digitale posée sur le chevet. Six heures deux minutes. J'ai le temps. Mais des cris de plus en plus distincts m'envoient dans les narines une haleine de mauvais café.

— Ton nom ? Quel est ton nom ? gueule la voix inconnue.

Plusieurs silhouettes se découpent autour de mon lit. Voyons, de quoi ai-je pu abuser hier soir pour halluciner comme ça au petit matin ? Mon cœur palpite. Les ombres bougent, se penchent pour me toucher. Elles ont l'air bel et bien réelles. C'est quoi ce bordel ? Dans un réflexe de survie, repoussant vivement les draps, je m'éjecte du matelas douillet et me réfugie instinctivement dans un coin de la chambre de façon à faire face à l'ennemi qui vocifère. N'approchez pas, ou vous allez le regretter, j'ai envie de crier. Mais aucun son ne sort de ma bouche. Des hommes m'entourent... Mais c'est quoi ce bordel ?

— Ton identité ? Décline ton identité ! hurle de plus belle l'haleine pourrie.

J'obéis machinalement. Comme ça il va comprendre qu'il fait erreur et me laisser retourner dans mon lit pour finir ma nuit. Mais je l'entends, pétrifié, me stipuler la date et l'heure et me déclarer en garde à vue.

Je viens de faire la connaissance de Benoît Lafourcade, capitaine de police judiciaire à la financière du XVII^e arrondissement de Paris. Mon cerveau enregistre les informations sans aucune aptitude à les traiter. Stockage en vrac, on verra plus tard. Récapitulons : je suis dans la capitale, j'occupe dans cet hôtel luxueux et super protégé une suite à deux mille cinq cents euros la nuit et des casse-couilles de flics -car ce sont bien des flics- viennent jouer les garçons d'étage turbulents et mal éduqués au pied de mon lit, jusque dans mon intimité. De quoi faire dégringoler de son piédestal mon petit ego, moi qui fréquente les hautes sphères politiques, financières et artistiques... Me faire traiter comme une merde ! Si c'est une blague, elle n'est pas de bon goût. Je vais leur dire ce que je

pense de leurs manières, je connais des ministres et tous ces cons vont finir à la circulation. Au lieu de cela, je m'entends leur proposer un café. Qu'est-ce que j'espère ? Apaiser l'atmosphère sans doute. Je récolte un refus. Je ravale ma salive en entendant les commentaires.

— Il croit nous faire plaisir avec son café ?

— Il se fait pas chier, le Bénichou, rien n'est trop cher pour lui, la vérité ! ricane un connard en balançant ma montre du bout des doigts.

Les cinq types qui m'entourent de très près rient de leurs propres commentaires comme si je n'étais pas là, montrant ainsi leur intention de peu me considérer, voire de m'intimider car sans se gêner, ils dérivent volontiers vers des propos clairement teintés d'antisémitisme, histoire de me faire comprendre qu'ils connaissent mon pedigree et s'assoient dessus, comme sur les règles, la morale et tout le toutim...

Le vendeur dans l'âme que je suis et demeure en toutes circonstances se met à les baratiner et crie avec la conviction du désespéré à l'erreur de personne. Je suis un employé aux finances qui se rend tranquille au mariage de sa sœur. Je ne suis ni terroriste ni trafiquant de drogue ni en cavale. Le capitaine, apparemment seul habilité à s'adresser directement à moi, répond en me regardant de biais qu'il sait très bien qui je suis. Il me demande de m'habiller « fissa », il m'emmène faire un petit tour en sa compagnie au commissariat. Je me demande bien pour quelle affaire je me retrouve dans cette merde, alors qu'une si belle journée de mariage m'attendait. Délit financier ? C'est probable, si je réfléchis bien. J'enfile mon survêtement pour être à l'aise. Mon regard se pose sur ma montre que le type a laissée au bout du lit. La mettre ? Non... Je ne vais pas narguer tous ces petits fonctionnaires avec une montre à cent mille euros au poignet. Profil bas, mon gars ! Pour l'instant du moins. Il faut que ces messieurs en aient pour leur argent. Qu'ils aient l'impression de m'écraser, que leur sentiment de supériorité puisse enfler comme la grenouille de la fable qui voulait se faire aussi grosse que le bœuf. Profitez de votre position dominante, envoyez-vous en l'air, Messieurs, ne vous gênez pas pour moi, c'est votre moment de gloire à mes dépens et ça a l'air de sacrément vous plaire ! Mais vous ne savez pas à qui vous avez affaire...

La fouille minutieuse de ma chambre commence. Tiroirs de commode ouverts et vidés sur le lit, poches de mes vêtements retournées à l'envers... Quelques billets de cinq cents euros servant à régler mes parties de jambes en l'air noctambules rejoignent mes vêtements épars sur le pieu. Je ne quitte pas des yeux ma Patek Aquanaut en or rose restée sur le lit. Que cherchent-ils précisément ? Un ordi ? Des papiers compromettants ? Ils embarquent mon téléphone portable...

Je connais la musique en ce moment avec les autorités françaises. Elles sont sur les dents. La traque aux fraudeurs fiscaux s'est considérablement intensifiée. De nombreux banquiers négligents ou non avertis se font piéger depuis que le secret bancaire est tombé en Suisse. Clairement, les règles du jeu ne sont plus les mêmes. La prudence la plus extrême doit prévaloir dans toutes transactions tant soit peu susceptibles d'attirer les regards ou les suspicions. Certains gestionnaires de banque m'ont confié que pour aller visiter et conseiller leurs clients qui fuient l'impôt en France, ils s'habillent par exemple en joueurs de golf, se munissant d'un léger sac de voyage et d'un caddy rempli de clubs. En cas de contrôle, ils racontent qu'ils se rendent à un tournoi ici ou là. Pour ma part, n'ayant plus confiance en personne, je ne trimballe jamais rien de compromettant avec moi. Vis-à-vis de la justice, n'en parlons même pas. La confiance totale et naïve que je portais à l'institution s'est envolée en même temps que mes opinions positives à l'égard des juges et de leur impartialité. Impartialité mon cul oui ! J'ai été floué, bafoué, jugé à charge et piétiné avec un acharnement que je n'aurais pu imaginer tout le temps qu'a duré mon procès en tant que chef d'entreprise, alors à la tête de plusieurs grands magasins de canapés et d'un patrimoine immobilier important. J'ai compris qu'il valait mieux être filou et même carrément malhonnête. Si on perd, on sait pourquoi. C'est le jeu et les dés au moins ne sont pas pipés.

Pour l'heure me voilà, moi, Julien Bénichou, rentier exilé en Suisse tranquillement en villégiature à Paris pour raisons familiales, cueilli dans mon lit comme un criminel et sur le point de quitter ma suite au Ritz encadré par des poulets, menottes aux poignets, tel Dominique Strauss-Kahn extrait de son Sofitel au petit matin, fripé comme un vieux, rouge, la mèche en bataille ! Je ne me sens guère plus en beauté. Un pied dans le couloir, je jette rapidement un coup d'œil vers les suites voisines. Mes comparses, Damien l'Ancien, Chadi le Libanais et Dimitri dit l'inspecteur Harry, séjournent sur le même palier. Tous trois me font l'honneur de m'accompagner au mariage de ma sœur Tchouchouca. Tout paraît calme. Aucun condé en vue. J'en déduis que je suis le seul à faire partie du programme de gard'av. Inutile de rêver, la grande soirée de mariage se déroulera sans moi...

Étroitement escorté, en jogg, sans montre ni téléphone, pas lavé, le ventre vide, je me sens dépouillé et hagard en montant dans l'ascenseur. Je n'ai plus l'habitude d'être traité comme n'importe quel quidam. J'encaisse. J'ai encore du mal à intégrer la réalité. La sidération ne s'est pas encore suffisamment amoindrie pour me rendre mon esprit aiguisé. Je reste silencieux, dans le brouillard. J'obéis machinalement aux ordres laconiques des poulets. Avance ! À droite ! Avance ! Grouille ! Vous gênez pas, les gars, rira bien qui rira le

dernier...

Les recommandations de mon mentor Dimitri me viennent en mémoire comme une vieille récitation apprise par cœur. Il m'a formé à ce genre de situation dès mes premiers coups. Rester calme. Ne craindre rien ni personne si l'on a toujours rigoureusement obéi à la première de ses règles d'or maintes fois édictées : ne jamais divulguer le nom de ses sources. Cette règle vaut pour tous. Même entre nous, on ne prononce aucun nom ni prénom ni aucune autre information qui pourrait faire deviner de qui il s'agit. Jamais. Sous aucun prétexte. Toutes nos sources se nomment Dugommier. Monsieur Dugommier. Au temps de ma réussite professionnelle dans le meuble en France, j'avais instauré ce système au sein de mon groupe de vendeurs et ce, dès mes premières passes d'armes quand j'étais moi-même vendeur puis finisseur. C'était un sujet récurrent de rigolades entre nous à la fin de la journée, à l'heure du débriefing. Le soi-disant « Monsieur Dugommier » était présenté aux acheteurs potentiels comme quelqu'un de haut placé dans la hiérarchie du magasin, soit en tant que patron, pdg ou décisionnaire principal, ça dépendait. Cet important personnage était incarné par l'un ou l'autre d'entre nous. Sur la demande d'un vendeur qui s'effaçait avec déférence devant lui, « Monsieur Dugommier » débarquait, tout sourire, l'air important, portant beau dans un costume d'excellente facture ; brièvement mis au courant de la proposition de prix en cours établie par le vendeur, il « finissait » le client en lui accordant une remise supplémentaire mirobolante, « rien que pour lui qui avait un air si sympathique ». La signature du bon de commande avec cette remise exceptionnelle, évidemment, c'était tout de suite ou pas du tout ! Ainsi, « Monsieur Dugommier » parvenait en moins de deux la plupart de temps, grâce à cette méthode parfaitement rôdée et maintes fois utilisée, à remplir le carnet de commandes de la journée.

Je traîne toujours ce personnage de fiction. Dans mes nouvelles activités, lors des échanges d'informations avec mes complices, nous nommons « Monsieur Dugommier premier » la personne directement en charge d'un dossier d'acquisition d'une société cotée. Qu'un seul d'entre nous, initiés de premier plan, évoque un « Dugommier premier », et tous les autres se précipitent pour mettre le paquet sur le titre en question ! Dugommier premier, c'est le top !

« Dugommier deuxième », c'est déjà plus hasardeux. Cela qualifie la personne en charge des négociations lors d'une acquisition ou d'une fusion, celle qui a plus ou moins accès à des informations confidentielles. Là, la consigne, c'est prudence sur toute la ligne. Nous appliquons un protocole établi strict, basé sur l'intuition et l'analyse, en attendant que des vérifications nous encouragent ou non à mettre le paquet.

Le « Dugommier troisième » définit l'auteur de renseignements peu fiables.

La plus extrême méfiance nous habite dans ce cadre. Nous sommes formés à faire appel à notre logique, à notre expérience, aux statistiques mais surtout aux capacités d'analyse hors pair de Damien et Dimitri. On ne se lance pas tête baissée. Ces analystes de premier ordre, tous deux issus du milieu bancaire et financier, sont de fins limiers capables de détecter avec un flair incroyable les « Dugommier troisième » juste soucieux d'encaisser des commissions et navigant la plupart du temps entre deux eaux, moitié dans la finance, moitié dans tout ce qui peut rapporter. Ces Dugommier à la noix avec leurs infos foireuses et leurs tuyaux percés, encaissent au mieux leur bakchich, au pire ne subissent aucune perte car loin d'être fous, ils ne mettent pas leur propre argent sur le titre. Genève regorge d'individus de ce genre, un peu mythos, un poil dangereux, sans scrupules, cherchant à se remplir les poches sans trop d'efforts. Nous les appelons les crabes. J'en ai rencontré un de grande envergure, le gros Robert, un beau salopard qui m'a allégé de quelques millions il y a quelques années. Je n'y ai vu que du feu et quand j'ai réalisé, c'était trop tard.

Tandis que l'ascenseur poursuit sa descente, je me sens lourd comme du plomb. Je bénis mon mentor Dimitri de m'avoir appris les règles et je continue à répéter mentalement ma leçon. La deuxième règle d'or qui me revient en mémoire concerne la rémunération de nos indics. Au stade de la transaction, il s'agit de ne laisser aucune trace des mouvements d'argent. Là-dessus aussi, je lui ai obéi sans faille et je sens que je ne vais pas le regretter. J'ai toujours rémunéré mes sources en espèces livrées par un coursier ou par virement offshore vers un autre compte offshore aux noms de fiduciaires ou d'avocats véreux habitant au Pakistan ou dans un quelconque autre pays exotique. Mon coursier personnel est un type fiable, ancien militaire agissant depuis quelques années dans le privé. Il convoie pour mon compte les mallettes remplies de cash vers mes contacts. L'autre partie de son temps, il assure la protection de ressortissants russes à la conscience pas trop tranquille. Fred -de son prénom- se déplace à moto ; il est capable de se fondre dans la circulation et de fuir à toute vitesse en cas de contrôle. À ma connaissance, il ne s'est jamais fait prendre ni même seulement contrôler.

La troisième règle, je l'ai également rigoureusement appliquée. J'entends Dimitri me la rabâcher. « Pas de listing de contacts nulle part, Julien, pas de notes non plus dans ton ordinateur personnel sur les transactions financières. Aucune carte de visite sur toi ni dans ton appart, aucun numéro sur ton portable privé. Les numéros compromettants, tu les mets en cache. Pour appeler tes indics, tu as recours rien qu'à des tintins ». Des tintins, ce sont des téléphones mobiles suisses à cartes rechargeables prépayées que nous changeons tous les quinze jours. « ... et jamais de sms ni de mails, t'entends, Julien ? ».

J'ai obéi à Dimitri sur toute la ligne. Pour joindre mes « amis », j'ai toujours laissé un message à l'attention de *Monsieur Martin*, comme Dimitri me l'a enseigné. J'ai loué également, selon les ordres, les services d'un standard chargé de prendre les messages, comme le font nombre de professions libérales pour s'éviter les frais d'une secrétaire personnelle. Nous sommes joignables, mais pas traçables.

Quatrième règle enfin : les appels dont nous ne pouvons nous passer. Ceux-ci se font sans exception depuis la Suisse, ou depuis un pays hors Europe et hors US. Notre lieu de résidence, c'est Genève, Dubaï ou Marrakech. Cette consigne-là aussi, je l'ai bien respectée.

Une main qui appuie sur ma tête me ramène à la réalité. Je me baisse sous la pression pour entrer à l'arrière de la poubelle qui sert de voiture à la financière. La banquette est inconfortable au possible, les ressorts me rentrent dans le cul ! Peu de circulation dans Paris endormi. Le conducteur a posé la sirène sur le toit de la voiture et roule comme un siphonné. Il se prend pour Starsky, celui-là, ma parole ! J'ai envie de lui dire qu'il n'y a pas le feu, on est ensemble pour quarante-huit heures. Mais on n'est pas dans un film même si mes covoitureurs, plutôt agités, se la pètent un peu, comme on le verrait dans les plus mauvaises séries policières télévisées.

Ma dernière gard'av remonte à plusieurs années. J'en étais ressorti très éprouvé. Je me sentais innocent et terriblement humilié. Je vendais mes canapés, je payais scrupuleusement mes impôts, je déclarais mon personnel à l'Urssaf... Un chef d'entreprise modèle. Tout ça pour quoi ? Le sentiment d'injustice m'avait incroyablement secoué. Au cours de mon interrogatoire, je m'étais défendu à corps perdu. Rien n'est plus dur que l'injustice. Aujourd'hui c'est différent. *Je* suis différent. Et préparé à ce moment depuis le premier jour par Dimitri dont la connaissance du milieu et la force de leader sont des atouts reconnus et validés par nous tous, ses vrais copains, ses potes, ses voyous en col blanc comme il nous appelle. « On ne se prend pas pour des hommes d'affaires, nous prévient-il. On adopte les mêmes attitudes et les mêmes précautions que ceux du grand banditisme ».

Je remercie Dimitri dans ma tête tandis que mon chauffeur zélé se gare sur le parking de la police. Le rodéo est fini.

Chapitre 2

Garde à vue

Je descends de cette merde qui pue. Encadré comme un VIP -l'idée d'y croire m'amuse- on me fait entrer dans le bureau du capitaine de police qui me fait signe de m'asseoir. Il m'enlève les menottes et prend place face à moi, ainsi que son collaborateur. Il me propose un café que j'accepte. Puis il me récite mes droits et passe aux questions. Il veut savoir si je connais un dénommé Dumas. J'ignore sa question et dis que je désire passer un coup de fil à mon avocat avant toute chose, revendiquant mon droit à garder le silence jusqu'à son arrivée. Il me jette un mauvais regard. Je sens que je le contrarie. Il ne cherche d'ailleurs pas à le cacher, en rajoute même sûrement un peu, histoire de me mettre la pression. Si je ne collabore pas, il menace de me garder un maximum. Ces menaces, il peut se les mettre où je pense, la musique je la connais. Je croise les bras. Un long silence s'installe. Il finit par me tendre le téléphone. Une jeune femme en uniforme pose un gobelet de café devant moi. J'avale quelques gorgées de cette lavasse en prenant tout mon temps. La guerre des nerfs a commencé. Nous sommes jeudi. Ce soir pour ma sœur, c'est le rituel du henné, comme le veut la tradition séfarade. Cela se fera sans moi...

Je suis persuadé que les fonctionnaires ont envie d'en finir au plus vite avec ma gard'av pour rentrer chez eux dès le samedi soir. Cela tombe bien, je suis dans le même cas. J'espère au moins pouvoir assister à la grande soirée du dimanche soir. Je sais à présent que c'est Dumas, mon premier indic, qui m'a mis dans ce pétrin. Le type est joueur, coureur de jupons et comble du comble, il prend de la coke. C'est avec lui que j'ai mené mes premières affaires. Par la suite, on a fait très peu de business ensemble. Son principal défaut, c'est sa belle-famille, particulièrement son beau-père, très proche du milieu politique. Il a fait carrière tantôt à la tête d'une banque, tantôt à la direction d'une grosse société. J'ai appris dernièrement qu'il divorçait. Je suppose que la merde part de là. Les divorces sont toujours source de nombreux problèmes. Mais comment les flics savaient-ils que je créchais dans cet hôtel ? C'est une énigme pour moi. Je ne peux pas être sur écoute, j'ai un phone suisse.

Je compose le numéro de Tchouchouca. Je le connais par cœur. La sonnerie retentit quatre fois. Décroche, bon sang ! Enfin une voix pas très claire, celle d'une femme qui sort du lit... Je lui brosse rapidos le tableau. Il faut qu'un avocat m'assiste, lui dis-je. Ma sœur se montre rassurante et me répète plusieurs